

## NOUVELLES LETTRES D'ITALIE

---

### V

Crespano-Veneto.

Je m'étais trompé en disant que, dans cette région-ci, le salaire de l'ouvrier agricole est de 1 fr. 25 c. C'est celui des ouvriers d'élite. Le salaire habituel est de 1 franc, et quand on emploie un manœuvre toute l'année, on peut l'avoir à moins encore, à 90 centimes, dans beaucoup de villages. Pour contrôler les renseignements que j'obtiens sur place, je lis le rapport fait par le député Emilio Morpurgo, à l'*Inchiesta agraria*. C'est un travail considérable, en deux parties. La première est intitulée : *Le condizioni dei contadini nel Veneto* ; la seconde : *Le condizioni della proprietà rurale e della economia rurale nel Veneto*.

Je consulte en même temps une autre série de monographies sur la même région, faisant aussi partie de l'enquête agraire, par MM. Giovanni Carraro, Luigi Alpago-Novello, Luigi Trevisi, Antonio Zava et Carlo Bisinotto. Ces travaux sont remarquables. On n'a rien fait nulle part de plus complet que l'*Inchiesta*, ni même rien qui y ressemble. M. Morpurgo, qui est un économiste distingué et un écrivain de talent, a réuni des milliers de témoignages pour faire sa relation. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est de n'avoir pas assez passé toutes ces réponses et ces appréciations au tamis d'une critique personnelle. L'impression qu'on reçoit d'abord est un peu confuse, par suite des affirmations contradictoires,

qui sont nombreuses. Toutefois, le lecteur, qui sait d'où émane le témoignage, peut, en certaine mesure, les contrôler et n'accepter un fait comme bien démontré que quand les dépositions concordent. C'est ce qui a lieu pour la condition des cultivateurs. Il y a unanimité pour dire qu'elle est extrêmement affligeante.

M. Morpurgo constate (t. I, p. 38) la disparition de ces familles patriarcales qui, dans les campagnes, réunissaient sous le même toit les fils mariés et leurs enfants, comme les *Hauscommunionen* slaves. Il le regrette, et avec raison. Elles cultivaient bien la terre; elles avaient des mœurs et du bien-être. Ce qui les détruit, c'est d'abord la misère, qui engendre les querelles, et ensuite les besoins nouveaux, le goût de l'indépendance, qui se développent partout.

Cependant, malgré cette gêne, qui est générale dans la région des collines et des montagnes de la Vénétie, dont Asolo et Crespano font partie, la propriété se trouve répartie entre un grand nombre de mains. Les vols champêtres sont extrêmement rares, et les naissances illégitimes également. Au contraire, dans la plaine, où la propriété est concentrée en *latifundia*, les vols sont très fréquents et presque tout le monde s'en plaint. Partout, dit M. Morpurgo, sauf dans les régions où il y a beaucoup de petits propriétaires, le sentiment d'hostilité contre l'inégalité va croissant.

Grave question : la condition des classes rurales s'est-elle améliorée depuis vingt ou trente ans ? M. Morpurgo résume une quantité innombrable de témoignages dans les termes suivants : « Les lamentations qui arrivent de presque tous les districts sont si affligeantes qu'il faut bien admettre cette conclusion : la condition des habitants de la campagne a empiré. Ni les différents degrés de fertilité du sol, ni les avantages des petites occupations, ni la communauté d'intérêts établie entre propriétaires et locataires par le *mezzadria* (métayage), ni l'amélioration ininterrompue des voies de communication, ni même les efforts faits par certains propriétaires pour conjurer le mal, rien n'arrête la décadence, que tous s'accordent à constater. »

Le prix des denrées a beaucoup augmenté, et les impôts encore plus ; et, d'autre part, le salaire est insuffisant et le travail rare. De là, gêne et misère générales. Citons quelques témoignages recueillis par M. Morpurgo. Dans le Frioule : « Pauvres gens, écrit-on de Ravignano di Latisana (t. I, p. 15), trop heureux s'ils peuvent échapper à la faim et à la pellagra ! » A Camino : « Les cultivateurs sont plongés dans un abîme de misère. Sans la charité municipale, ils mourraient de faim. » « Le *Sindaco* de Lamon, écrit-on, se demande si bientôt la population, désespérée, ne cessera pas de cultiver, laissant la terre en friche et déserte » (p. 19). Province de Vicence, à Asiago : « Les ouvriers reçoivent un salaire de 50 centimes, et parfois la nourriture seulement. On voit des troupeaux de pauvres. *Si veggono i poveri a torme* » (p. 24). — Province de Vérone : « La condition des cultivateurs est des plus fâcheuses à Rovereto di Guà ; extrêmement malheureuse à Pressana ; pauvreté extrême qui pousse aux délits à Somma Campagna ; ignorance et pauvreté à Pescantina ; très misérable à Peschiera, et ainsi de suite » (p. 28). — Province de Rovigo : « En résumé, les conditions économiques sont déplorables et la moralité baisse » (p. 29). — Le prêtre de Serravalle écrit : « Les idées socialistes se répandent. — A Oderzo, les cultivateurs disent : Le propriétaire est l'ennemi. *Il proprietario si reputi un nemico* » (p. 49). « L'inégalité provoque de plus en plus la haine dans les campagnes » — (p. 51). « A Citadella, les paysans abandonnent la terre, ne pouvant payer le loyer » (p. 69). — « Là où le sol n'est pas fertile, la nourriture des classes rurales inspire la plus profonde commisération » (sénateur Jacini, p. 147). — Mirano : « La condition des paysans est digne de pitié » (comte de Götzen, p. 159). — Dans la Lombardie et la Vénétie, la race, si belle jadis, s'abâtardit, faute de nourriture suffisante. « La population rurale doit satisfaire à sa faim chronique au moyen d'aliments exclusivement végétaux, de la qualité la plus infime » (Dott. G. Sormani, *Geografia nosologica dell' Italia*. Rapport Morpurgo, t. I, p. 165). Je m'arrête sur ces deux mots, qui font frémir : « Faim chronique », *Cronica fame*, et dégéné-

rescence de la race. On a accusé M. Morpurgo d'avoir fait un tableau poussé au noir. Mais ce que l'on ne peut révoquer en doute, ce sont les innombrables témoignages des principales autorités : syndics, magistrats, médecins, inspecteurs d'écoles, etc.

Cependant, M. Morpurgo fait une objection : Si la misère était plus grande, les populations consommeraient moins de sel et de tabac. Or, il n'en est rien. La consommation de ces deux articles se maintient ou s'accroît. On peut répondre que la consommation du sel est déjà si réduite qu'elle ne peut guère l'être davantage et, quant au tabac, il en est comme de l'alcool, c'est un besoin factice qui parfois augmente avec le dénuement.

En résumé, M. Morpurgo ne peut cacher que le mécontentement et les plaintes sont générales et qu'il en résulte une dangereuse hostilité des classes laborieuses contre les classes aisées et aussi contre les représentants du pouvoir. C'est une situation qui, avec des couleurs moins sombres, fait cependant penser à celle d'où, en Andalousie, est sortie la *Mano negra*.

Quelle est la cause principale de cette déplorable situation? M. Morpurgo l'avoue, c'est l'énormité des taxes : taxes au profit de l'État, des provinces et des communes, venant s'ajouter à des fermages trop élevés. D'une part, l'impôt enlève les ressources aux campagnes et, par suite, y réduit les moyens d'employer les ouvriers et de les rétribuer, et, d'autre part, il attire les denrées dans les villes et ainsi augmente leur prix : double cause de paupérisation. Comment les hommes d'État persistent-ils dans leur « grande politique », qui ruine le pays? Chose étrange, tous les partis sont d'accord pour pousser l'État aux grands armements et aux grandes dépenses. N'est-il pas affreux que, même dans les montagnes de la province de Bellune, où chaque famille possède une maison, des prairies et quelques lopins de terre arable, la misère soit telle, que ces braves montagnards abandonnent leur beau pays et émigrent? Quel contraste avec la situation des régions semblables en Suisse! Cette compa-

raison peut devenir la source d'une hostilité sourde contre les institutions établies. Les paysans seront amenés à se dire : Si nous étions en république, comme nos voisins du Tessin, nous payerions moins d'impôts et nous serions plus heureux.

De Crespano-Veneto à Bologne, septembre.

Minghetti m'engage à aller le voir à Bologne. Je n'ai qu'un jour de libre ; car je dois aussi visiter, avant notre conférence de Turin, Sella et l'exposition industrielle de Biella. Mais je partirai de Bassano à trois heures ; je serai à minuit à Bologne, et demain soir, en partant à minuit, je rejoindrai Luzzati à Milan, le lendemain matin. Ce seront deux nuits un peu dures à passer en chemin de fer ; mais qu'importe ? Pour jouir de la conversation d'un homme comme Minghetti, on se résignerait volontiers à de bien plus grandes fatigues.

De Bassano à Padoue, campagnes admirablement cultivées. La vigne, en festons suspendus aux ormeaux dans les champs, est couverte de raisins presque mûrs. La récolte sera abondante. Le blé est coupé ; mais on voit encore, jaunissant au soleil de l'automne, le maïs tardif et une sorte de grand millet, qui est, je crois, le sorgho, que j'ai vu deux fois plus grand aux bords du Nil. Les canaux sont bordés de peupliers du Canada, qui prennent ici la forme fastigiée des peupliers d'Italie.

A la coupure du chemin de fer Vicence-Treviso et de la ligne Bassano-Padoue, que je parcours, s'élève Cittadella, petite ville bien nommée, car elle est toute ceinte de hauts murs crénelés, entrecoupés de tours puissantes de l'aspect le plus sévère.

Je suis très frappé de voir plusieurs maisons de campagne, avec des pelouses et des groupes d'arbres, et posées au milieu de ce que nous appelons un jardin anglais. On y plante beaucoup d'épicéas, qui poussent encore plus vigoureusement que sur leurs Alpes natales. Que cela est différent de l'ancienne villa italienne, isolée au milieu des vignes ou

des champs, avec des colonnes et des statues remplaçant les arbres! Si, dans le midi de l'Italie, on imitait ce qui se fait dans le nord, c'est-à-dire si on créait des massifs de verdure et si on plantait des arbres aux bords des routes et près des habitations, comme le pays changerait d'aspect! Et alors les propriétaires consentiraient à y résider. Ce serait toute une révolution économique et sociale.

Puisque vous aimez les inscriptions, en voici encore quelques-unes. Celles qui suivent ont été copiées, l'an dernier, près de Santa-Maria, dans les Grisons et en descendant le Val-Bregaglia.

Sur une vieille maison de Santa-Maria, se trouvent sculptés les blasons des trois Liges : l'un portant une croix, l'autre un bouquetin, le troisième un chevalier. Au-dessous, un nom : *Peter-Peter Pingera*; au-dessus, les vers suivants en romanche :

QUAIST AIS ILG WAPEN DALS GRISUNS.

LOS FORTEZAS SUM ALS MUNTS.

DIEU HADUVRA BUNTA

A CONSERVAS LOS LIBERTA.

*Ceci sont les armoiries des Grisons.*

*Leurs forteresses sont aux montagnes.*

*Dieu aura la bonté*

*De conserver leur liberté.*

Ne dirait-on pas la langue du fameux serment de Charles le Chauve en 842?

Autre inscription en romanche, sur le pignon de l'église de Sierfs, petit village avant d'arriver à Santa-Maria, par le Buffalora-Pass :

AQUI SAIS PEREGRIN,

NUN S'HA LÖNG OA RESTAR.

MA DAL CEL CITADIN,

CUR CHIA DIEU VENGANS CLAMAR,

PERCHE MUNDAUNA CITA

AIS SOLUM VANITA.

MA IN CEL NOBLA HAVADANZA

AIS IN ÆTERNITA.

*Ici-bas tu es pèlerin  
Et tu n'as pas longtemps à y rester.  
Mais du ciel citoyen,  
Dès que Dieu viendra t'appeler ;  
Car la cité de ce monde  
Est seulement vanité,  
Mais dans le ciel, noble résidence,  
Il y a pour l'éternité.*

En voici une autre, en italien, copiée à Vico-Soprano, à la descente de la Maloya, en allant de l'Engadine au lac de Côme :

LASCIA CHE PENSA AI CASI SUOI CIASCUNO,  
SAGACE SCULTRO, E CHIUSO IL CUOR CONSERVA.  
NON SCRIVER ; PARLA POCO ; IL LUTTO OBSERVA  
CREDI IN DIO SOLO ; NE TI FIDAR A ALCUNO  
E CHI NON FA COSE NON PUO VIVER AL TEMPO D'OGGIDI.  
AGOSTINO VASSALLI, 1769.

*Laisse chacun s'occuper de ce qui le concerne.  
Observateur prudent garde ton cœur fermé.  
N'écris pas ; parle peu ; observe le deuil.  
Crois en Dieu et ne te fie à personne.  
Celui qui ne fait rien ne peut vivre aujourd'hui !*

Ce Vassalli était un sage à la façon de l'Ecclésiaste, très désabusé, aimant l'argent, respectant fort les convenances et craignant à la fois Dieu et les hommes. *N'écris rien et parle peu* est superbe. Cela me rappelle un mot que me dit, quand j'arrivai à l'Université, un de mes collègues, mort à présent :

« Est-ce vous qui écrivez dans les journaux financiers ? — Non, collègue. — J'en suis fort aise. N'écrivez jamais. Cela ne sert à rien et vous fait des ennemis ou des jaloux. » Je n'osai avouer qu'il était trop tard pour suivre son judicieux conseil, et depuis lors, hélas ! je ne me suis pas corrigé ; l'indulgent lecteur ne s'en aperçoit que trop.

Le train s'arrête une heure à Padoue, et j'en profite pour y faire une rapide promenade. A l'entrée de la ville, dans les eaux troubles du Bacchiglione, tournent de gigantesques roues de moulin très pittoresques. A droite de la grand'rue,

une tour du moyen âge, morose et formidable; on y a mis une inscription en caractères énormes :

MESTO AVANZO DI NEFANDA TIRRANIDE  
EZZELINO ERESSE.  
1250.

Moyen lapidaire d'inspirer la haine des tyrans et l'amour de la liberté.

La *Piazza dei Signori* et celle *delle Erbe*, avec le palais de la *Ragione*, forment un ensemble admirable. A côté du mont-de-piété — beau bâtiment de la Renaissance — on a construit une école primaire énorme et d'un style excellent, — briques avec encadrements de marbre, — qui ne dépare pas les belles constructions qui l'entourent de toutes parts. Mais sous la Loggia, d'une Renaissance si pure et d'une distinction si exquise, on a placé une statue de Victor-Emmanuel affreuse : on dirait un matamore de foire.

Le lion de Saint-Marc, au haut de sa colonne, et le socle en marbre blanc qui supporte le mât-étendard, avec ses profils élégants et ses fines sculptures, rappellent la place et la piazzetta de Venise. Ce sont là de charmants motifs d'ornement pour une place publique. D'où vient qu'on ne les ait jamais imités au delà des Alpes? Il est vrai que ces choses n'ont de saveur que là où elles ont été conçues et où l'histoire les encadre et les explique. Ce coin de Padoue me rappelle la place principale de Capo d'Istria, que domine encore le lion de Saint-Marc.

Giotto et Dante avaient déjà leur statue ici. Sur la place de l'église Santa-Maria degli Carmini, on en a élevé une à Boccace. A défaut d'autre religion, l'Italie a du moins le culte de ses grands hommes. En face du fameux café Pedrocchi, on travaille à agrandir l'Université. Elle en a besoin. Les façades des principales églises ne sont pas terminées : elles sont restées à l'état de four à briques, attendant le revêtement de marbre qui devait y être appliqué. Il en est ainsi pour la cathédrale de Bologne, pour celle de Florence — qu'on achève aujourd'hui — et pour beaucoup d'autres édifices en



Italie. Pourquoi? La foi s'est-elle subitement refroidie ici vers la fin du moyen âge; l'influence du clergé — obtenant de l'argent des mourants et des célibataires — a-t-elle disparu sous le souffle d'incrédulité païenne de la Renaissance, ou les invasions étrangères ont-elles ruiné le pays? Toutes ces causes auront sans doute agi en même temps.

Dans la *Strada Maggiore*, quelques palais anciens sont très beaux, entre autres, celui occupé par la *Banca mutua popolare*. A l'entrée de la ville, un palais de proportions colossales a appartenu à la famille Maldura, aujourd'hui éteinte, me dit-on. Ceci m'attriste : mes amis Portaels et Reintjens m'ont tant parlé de la charmante comtesse Maldura, avec laquelle ils avaient fait le voyage de la Palestine! Elle est morte, et bientôt son souvenir même s'évanouira.

Où est Flora, la belle Romaine?

Où sont les neiges d'antan?

Ces évanouissements que le temps amène sont chose banale, inévitable; et cependant la mélancolie nous prend, et, si nous tenons une plume, nous ne pouvons pas ne pas dire que nous sommes tristes quand viennent ces sombres pensées et que nous songeons aux morts qu'on pleure et aux deuils qu'on prévoit. Je contemple, sur mon bureau, la coquille silicifiée d'un céphalopode de l'époque de la craie, qui me sert de presse-papier, et je me dis : Que sont nos jours, que sont les jours de l'humanité tout entière, depuis son origine, auprès des siècles innombrables qui nous séparent des temps où ce fossile a vécu? Et ces siècles innombrables ne sont qu'une minute, auprès des lointains insondables de l'époque où s'est formé notre globe, et cela même n'est rien auprès de l'éternité qui précède et de l'éternité qui suivra. Cette réflexion écrase et porte à la résignation, et ainsi la vue de mon ourson me fait l'effet d'une page de Pascal ou de Marc-Aurèle.

En revenant à la gare, je remarque à droite, en sortant de la ville, des pépinières d'arbres fruitiers, d'arbustes d'ornement et de fleurs de toute espèce : preuve qu'on songe à embellir les jardins à la campagne et que, par conséquent, on

s'y fixe davantage. La résidence du propriétaire sur ses terres est aussi favorable à l'agriculture que l'absentéisme lui est funeste.

Nous traversons le Pô à Ponte-Lagoscuro, quand la nuit est déjà noire, et cependant on voit les eaux gonflées du grand fleuve dominer les campagnes basses, protégées seulement par les hautes digues; on se croirait en Hollande.

A Ferrare, de nombreuses cheminées de fabriques s'élèvent dans les faubourgs. En revenant d'Égypte, en janvier 1870, après l'ouverture du canal de Suez, j'arrivai à Ferrare également le soir, et je m'y arrêtai. Il gelait fort. Chacun restait chez soi, et la pleine lune projetait des ombres très noires dans les rues vivement éclairées et absolument désertes. Je me promenai jusqu'à minuit, visitant toute la ville. Les monuments avaient un aspect fantastique. L'ancien château féodal des ducs, hanté par les souvenirs de Lucrèce Borgia, du Tasse et de Parisina Malatesta, chantée par Byron, profilait sur le ciel clair sa silhouette farouche. Sur la belle façade lombarde de la cathédrale, tous les détails des sculptures étaient visibles comme en plein jour, et les lions byzantins qui gardent le porche avaient une forme étrange de bêtes apocalyptiques. Mais ce qui me fit une impression ineffaçable, c'est le Palazzo de Diamanti. Bien plus que le fameux palais de Schifanoia (Évite-Ennui ou Sans-Souci), d'ailleurs plus récent, cette construction donne l'idée de la force du génie italien vers la fin du moyen âge. Elle a plus de puissance encore que la *Porta Nigra* de Trèves, si « romaine » pourtant. L'appareil consiste en blocs de marbre, de proportions cyclopéennes, plus grands encore que ceux du soubassement du palais Pitti, de Florence. Ces pierres colossales sont taillées en tête de diamant. Les facettes supérieures, fortement éclairées par la lune, et les facettes inférieures, plongées dans l'ombre noire, exagéraient encore le relief formidable des assises et donnaient l'impression d'un défi aux attaques des hommes et du temps. Cela semble fait pour l'éternité, comme les Pyramides. Insolent orgueil du maître qui a ordonné, prodigieuse hardiesse de l'architecte qui a conçu ! Rien de

semblable au nord des Alpes. Ce prodigieux palais a été construit entre 1493 et 1567. Le musée y est établi aujourd'hui.

— De Ferrare à Bologne, je reste seul dans mon compartiment avec un monsieur âgé, qui revient des bains de Recoara, situés dans les montagnes, au nord de Vicence. Un tram à vapeur y mène jusqu'au pied des hauteurs, qui sont, dit-il, très pittoresques et couvertes de beaux bois de sapins et de châtaigniers. Il y avait eu foule. Il en est ainsi partout, maintenant. On s'entasse en masses toujours croissantes, l'été, dans les stations des bords de la mer ou dans les montagnes, l'hiver, sur les rivages de la Méditerranée. Le *home* est abandonné; les familles deviennent nomades; elles recherchent à tout prix la douceur du climat, en fuyant tantôt la chaleur, tantôt le froid, et aussi les plaisirs faciles qu'offrent les réunions des désœuvrés. Dans nos pays, les maisons de campagne sont abandonnées; leur entretien coûte cher et la solitude y engendre l'ennui qui naît de l'uniformité. En Belgique, ce genre de propriétés a perdu plus de la moitié de sa valeur; on ne trouve plus à les louer. En Hollande, au siècle dernier, un genre spécial de poésies, les *Arcadias*, chantaient les délices de la vie à la campagne. Aujourd'hui, dans ce même pays, beaucoup de ces demeures, qui faisaient les délices des pères, sont par les fils converties en fermes, ou même démolies, pour n'avoir pas à les entretenir. Détachement du sol, poursuite des distractions frivoles, abandon de la vie concentrée, tout cela est la suite de la facilité des voyages et de la mobilisation des fortunes. Est-ce un bien? Ajoutez à cela les romans, les cafés et les petits journaux: et ainsi la vie se compose d'une série de petites sensations, toutes à la surface, se succédant rapidement et tuant toute réflexion suivie et intime.

Bologne. Villa Mezzarata.

J'arrive à Bologne à minuit. Le vieux serviteur de Minghetti, qui m'avait vu souvent à Rome, me reconnaît et me met en voiture; mais, au pied de la colline de Mezzarata, où se trouve la villa de Minghetti, il m'installe dans une petite

calessine attelée de deux ânes; la montée est trop raide et le pavé de cailloux trop glissant pour les chevaux. Je suis heureux de retrouver l'éminent homme d'État, toujours jeune et actif, avec son teint rose clair sous ses cheveux blancs. Il vient de passer quelques jours avec le prince impérial d'Allemagne, aux bords du lac de Côme. Il me parle avec admiration des sentiments humanitaires du prince et de l'esprit élevé, indépendant et étonnamment cultivé de la princesse. « Un pareil souverain, dit-il, ayant à ses côtés une compagne aussi pleinement acquise aux idées modernes, sera un bonheur pour l'Allemagne et, par conséquent, pour l'Europe tout entière. »

A mon grand regret, M<sup>me</sup> Minghetti n'est pas encore revenue de la cure qu'elle fait en Suisse. Elle manque bien dans cette ravissante demeure, où tout la rappelle. Mais il est une heure du matin et il est temps de se retirer.

Mon appartement est d'un goût exquis : tendu de soie de Chine, vert brisé, encadré de bambous et de nattes du Japon. La porte du cabinet de toilette donne accès à une autre série de chambres : je m'y engage, pour voir jusqu'où s'étend mon domaine. J'arrive ainsi à une salle énorme, si haute et si vaste, que ma bougie ne peut pas en éclairer les profondeurs, qui se perdent dans l'ombre. Où suis-je? Ce n'est pas l'ancien réfectoire du couvent, aujourd'hui transformé en salon, avec sa ravissante cretone semée de fleurs à couleurs vives sur fond crème. Tout ici est sombre. Quand mes yeux sont un peu habitués à l'obscurité, j'aperçois sur les murs des fragments de fresques, puis des autels avec des tableaux anciens, des meubles d'église, dont les dorures passées accrochent encore quelques reflets de lumière sur leurs arêtes et leurs reliefs. La faible clarté des étoiles dessine en noir les détails d'une rosace et d'une fenêtre gothiques. Je suis dans l'ancienne chapelle du couvent, qui a son histoire, ainsi que je l'ai appris le lendemain. Elle a été peinte par deux générations successives d'élèves de Giotto. En enlevant le badigeon, on a mis au jour quelques parties assez bien conservées et du plus beau style archaïque; mais comme elle a

été transformée en écurie, puis en magasin de fourrage, plus de la moitié de ces précieuses peintures ont disparu.

Dans ce merveilleux pays, on ne peut faire un pas sans rencontrer des monuments et des traces admirables de l'art des différentes époques. M<sup>me</sup> Minghetti réunit des meubles anciens, des bois sculptés, des objets d'église de toute espèce, pour faire de sa chapelle un musée, où son mari pourrait travailler à l'aise, séparé des petites de la vie quotidienne par cette atmosphère des anciens jours, et ainsi transporté, par la magie de l'art, à l'époque héroïque de l'art italien.

Le lendemain matin, je trouve, pour me rafraîchir, le *Tub* anglais. Dans toutes les maisons anglaises, le domestique vient, le matin, arranger dans un coin de la chambre, sur un tapis imperméable, un grand bassin rempli d'eau. Autour sont disposés un peignoir et des serviettes turques. Puis il vous demande : *Cold or warm, sir?* Si vous dites *cold*, il laisse l'eau froide; si vous préférez *warm*, il y ajoute de l'eau chaude pour l'attédir. Le *Tub* est une admirable institution. C'est le retour aux bains froids que les Germainus prenaient dans les rivières, et où les mères plongeaient même les petits enfants. Rien n'est plus salubre : endurcissement, propreté, rajeunissement; le sang, attiré vivement à la peau, circule plus généreusement et donne un sentiment de jeunesse et de bien-être indescriptibles.

Les Anglais aisés, hommes et femmes, prennent le bain du *Tub* complètement froid, et ils ont raison. La réaction est ainsi plus complète. Elle préserve des refroidissements, des rhumes et des rhumatismes, à condition qu'on se frictionne fortement avec une serviette très rude et qu'on fasse immédiatement quelque exercice violent : une promenade rapide ou de la gymnastique de chambre. Il faudrait faire du *Tub* un rite obligatoire du culte d'Hygée, ainsi que le sont les ablutions pour les Musulmans. Imitons en ceci, comme en bien d'autres choses, nos bons voisins d'outre-Manche, qui sont à coup sûr la race la plus vigoureuse et la moins amollie par les raffinements de la civilisation moderne. Prêchons le culte

du *Tub*. Si l'on me permet ce détail intime, j'ajouterai que je m'administre tous les matins une douche qui, en hiver, est à zéro, car elle vient d'un réservoir qui a la température extérieure, et, depuis que je le fais, je n'ai plus de lourdeurs ou de maux de tête, ou bien je les chasse. Plus l'eau est froide, plus le résultat est infaillible.

Matinée splendide. Le grand salon se termine par une loggia toute en glaces, d'où l'on voit à ses pieds Bologne, avec ses tours penchées et ses nombreuses églises. Après le déjeuner, promenade au jardin, qui descend en pente rapide la colline de Mezzarata. Il est planté d'arbres verts, pins, lauriers et déodoras pleins de sève, dont les branches retombent les unes sur les autres, comme les nappes d'eau des fontaines jaillissantes, sur la place devant Saint-Pierre de Rome. Nous causons de la situation financière de l'Italie et de l'abolition du cours forcé. Minghetti félicite, et de tout cœur, le ministre des finances Magliani. Seulement, il craint que les spéculateurs en métaux précieux n'enlèvent l'or à l'Italie pour y substituer l'argent.

Cela n'est pas à redouter, lui dis-je, tant que la frappe de l'argent est suspendue. Un écu de cinq francs en argent a même valeur à Paris qu'une pièce d'or de cinq francs. Le spéculateur devrait donc acheter de l'argent avec de l'or, valeur contre valeur, et il perdrait exactement les frais de transport de Paris à Rome ou à Turin, et le retour de l'or. Ce serait différent si l'on pouvait frapper des écus avec l'argent, actuellement déprécié.

L'inconvénient dont peut souffrir l'Italie est celui qui menace l'Europe entière : c'est le *struggle for gold*. Si l'or continue à se raréfier et à partir pour l'Amérique, nos pays auront à se le disputer à coups de hausse d'escompte, ce qui produira des baisses de prix d'abord intermittentes, puis permanentes. Voici la question monétaire en deux mots : *In a nutshell*, dans une « coquille de noix », comme disent les Anglais. On peut opérer les échanges avec peu de monnaie aussi bien, sinon mieux, qu'avec beaucoup de monnaie. L'emploi d'un seul métal comme instrument de la

circulation paraît aussi plus simple. Mais l'emploi simultané de l'or et de l'argent donne aux prix une base plus stable, — chose essentielle; — de même que les balanciers compensés, formés de verges de deux métaux, sont moins sujets à variation. En outre, et ceci est le côté pratique du problème, en proscrivant l'argent, vous diminuez de moitié environ les moyens d'achat et vous amenez ainsi, avec le temps, une grande baisse de tous les prix; ce qui accablera tous les débiteurs à long terme, les propriétaires grevés d'hypothèques, et surtout les nations, qui, toutes ensemble, ont plus de cent milliards de dettes. Vous ajoutez donc une nouvelle cause de souffrances et de mécontentement à toutes celles qui engendrent déjà partout un ferment si inquiétant de révolution et de « nihilisme ». Ceci est particulièrement grave pour l'Italie, où vos populations sont plus qu'ailleurs écrasées par la rente et par l'impôt. La situation monétaire est grave, en Europe. Voyez nos hôtels des monnaies, si actifs autrefois : ils chôment partout, sauf chez vous momentanément, grâce à votre emprunt. L'Amérique et l'Australie gardent leur or. Si la Russie en fait autant, d'où l'Europe occidentale obtiendra-t-elle de quoi entretenir l'instrument métallique de la circulation, diminué chaque année par les 250 à 300 millions de francs que l'industrie lui enlève ? L'or fait prime : il y a donc perte à en faire frapper. Si cela continue, une baisse notable des prix s'ensuivra. Vous avez lu, sans doute, les travaux de Goschen, de Giffen et de Gibbs à ce sujet : ils montrent que la baisse a déjà atteint des proportions inquiétantes. Du reste, ce qui le prouve, ce sont les faillites qu'on signale de tous côtés, non par suite de spéculations hasardeuses, mais comme conséquence de la baisse lente et continue de toute les marchandises et de toutes les valeurs. Je n'hésite pas à dire que ceux qui préconisent le monométallisme-or sont, qu'ils le sachent ou non, les ennemis du peuple.

Minghetti est très préoccupé du résultat des élections, qui vont avoir lieu avec le droit de vote obtenu à la condition de deux années d'école primaire ou sur la réclamation

par écrit, devant notaire, de celui qui veut devenir électeur. Cela renforcera, dit-il, certainement la gauche radicale et, comme nous n'avons pas, dans la Chambre italienne, de véritable droite, de torys, tous ceux qui veulent la conservation des institutions actuelles devront s'unir, sous peine d'être emportés par le torrent républicain ou socialiste.

A propos de son livre *I partiti politici*, nous causons longuement de la crise que traverse le régime parlementaire en ce moment. Minghetti rappelle que le prince Albert disait souvent, vers la fin de sa vie : *Now the parliamentary system is on its trial*, et les faits actuels, ajoute-t-il, lui donnent bien raison. « Voyez chez nous et autour de nous, en Espagne, en Grèce, en France, en Hollande et même en Angleterre : chacun se plaint de ce que ce régime si désiré ne donne pas les résultats qu'on en attendait. L'instabilité des ministères et des ministres, les rivalités personnelles ôtent tout esprit de suite et conduisent à l'impuissance. Il n'y a guère que chez vous, en Belgique, que le système marche tout à fait correctement.

« — C'est vrai, lui dis-je ; mais cela tient à ce qu'il y a dans mon pays deux partis très distincts, très disciplinés et qui imposent chacun leur programme à tous leurs adhérents. Il s'ensuit que le ministère au pouvoir jouit d'une très grande autorité, mais on la lui reproche en criant au despotisme. Cette accusation n'est pas fondée ; car c'est seulement à cette condition que le régime parlementaire peut fonctionner régulièrement. D'après moi, le véritable inconvénient de cette discipline est que cela diminue l'originalité individuelle, l'ouverture aux choses nouvelles et la largeur des vues. Tout se ramène à la lutte du libéral et du clérical, et, en fin de compte, aux moyens d'obtenir et de conserver une majorité dans les Chambres, c'est-à-dire aux procédés à mettre en œuvre pour triompher dans les élections. Ce n'est pas moi qui songerai à rabaisser l'importance de la lutte politique engagée chez nous. C'est le grand combat, qui date du moyen âge, entre le spirituel et le temporel, entre l'Empire et la Papauté. Cette lutte, loin des'apaiser, se généralise et devient chaque jour plus ardente



dans tous les pays catholiques; et chez vous, en Italie, elle n'en est qu'à son début. Mais il est très fâcheux qu'elle absorbe absolument, en Belgique, toutes les forces vives de la nation et qu'elle empêche ainsi d'aborder pratiquement d'autres problèmes.

— « Ne vous plaignez pas, reprend Minghetti, vous êtes parmi les plus heureux. Tout en ce monde est un mélange de bien et de mal. Dans un État constitutionnel, il faut des partis. Tous les maîtres de la science politique, Burke, Tocqueville, Bluntschli, Balbo, l'ont constaté. Mais, d'un autre côté, par leur ingérence dans l'administration, les partis en faussent tous les rouages. Que ne fait pas un ministre pour conquérir un collège électoral! Que ne peut obtenir un député qui menace de faire scission! L'emploi des deniers publics, la distribution des places, la direction des chemins de fer, les travaux publics surtout, et même, chose plus déplorable, la justice, tout, absolument tout est soumis aux influences des hommes de parti et de l'esprit de parti. Pour avoir constaté ce fait évident, — qu'on voit, d'ailleurs, dans tous les pays constitutionnels, — on a proposé, au sein de la Chambre, de me mettre en accusation pour avoir manqué de respect à la dignité du Parlement. J'ai eu beau citer vos *Lettres d'Italie*, où vous rapportiez ce que vous aviez entendu dire d'un bout à l'autre de la Péninsule et par des personnes de toutes les opinions : j'étais un calomniateur de mon pays ; je méritais, sinon la corde, au moins un blâme solennel. Je plaidai *non guilty*, et la Chambre passa à l'ordre du jour.

« Un autre mal est celui-ci. Les difficultés et les complications du gouvernement augmentent sans cesse, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Il faudrait donc, pour occuper les différents ministères, des hommes spécialement capables, et en même temps, par suite de la nécessité de donner des portefeuilles aux représentants des différents groupes et des différentes régions géographiques, il est impossible de choisir ceux qui sont désignés par la spécialité de leurs études, de leurs aptitudes ou de leur carrière antérieure. La

Constitution des États-Unis, en apparence si démocratique, donne, en réalité, plus de force au pouvoir exécutif et de plus grandes chances d'avoir des ministres capables, qui gardent au moins leurs portefeuilles pendant quatre ans.

« — La conclusion de tout cela, dis-je, est que dans les États à régime parlementaire, il faut considérablement réduire les attributions du pouvoir central et surtout s'abstenir de faire de la politique étrangère. Permettez-moi, sur ce point, de vous présenter les mêmes observations que j'ai soumises à Luzzatti. Vous aussi, vous voulez que l'Italie s'occupe des affaires de l'Europe; qu'elle prenne part aux combinaisons diplomatiques et aux alliances. Mais ne voyez-vous pas que tout cela est en opposition avec l'opinion que vous avez de la façon dont fonctionne le mécanisme constitutionnel? Comment voulez-vous que ces ministres, choisis presque au hasard, imposés par l'une ou l'autre coterie, arrivant au pouvoir sans aucune préparation, puissent tenir tête aux ministres permanents des États autocratiques? Toutes les chances sont contre eux, car ils ne connaissent pas les cartes du jeu européen. M'opposerez-vous l'exemple de l'Angleterre? Mais vous savez mieux que moi combien la situation y est différente; car, en définitive, jusqu'à présent, le gouvernement a été, comme autrefois à Venise, aux mains d'une aristocratie éclairée, voyageuse, et admirablement préparée au maniement des affaires étrangères. Mais attendez-y l'avènement des nouvelles couches sociales! Les démocraties modernes n'ont qu'une chose à faire: imiter les États-Unis, qui ne s'occupent que de leurs affaires intérieures. C'est déjà très suffisant. Dans cette sphère, des hommes même médiocres peuvent suffire, et leurs fautes ne mettent pas l'État en péril.

« — Mais, me répond Minghetti, un grand pays ne peut pas concentrer ainsi son activité en lui-même. Le besoin d'expansion de la jeunesse, si on ne lui ouvre pas quelques grandes perspectives, s'aigrira, tournera en corruption et en mécontentement. Un membre distingué du Parlement anglais, Courtney, disait dernièrement qu'il fallait laisser les

Égyptiens « cuire dans leur jus ». J'avoue qu'un avenir semblable ne me sourit pas pour mon pays. Le ragoût pourrait sentir le brûlé.

« — Mais, repris-je, il y a pour la jeunesse italienne deux tâches admirables à remplir dans l'ordre économique, dont l'une est le complément de l'autre : cultiver et embellir les parties de la Péninsule où manque le capital, les routes, les bonnes habitations, les parcs et les bois, et améliorer le sort du plus grand nombre. La seule raison que je conçois de faire de la politique extérieure dans un régime démocratique, est qu'il faut occuper ou satisfaire l'armée quand celle-ci est malheureusement très nombreuse et qu'elle tient en mains le sort du pays. Gambetta me semble avoir compris que c'est de ce côté que la République peut être mise en danger, et c'est pourquoi il a toujours cherché à se concilier l'armée. Mais ceci nous mène dans un cercle vicieux bien périlleux et tout exposé à de cruelles aventures.

« — Je ne crois pas, dit Minghetti, que pour l'Italie l'ère des pronunciamientos soit arrivée, pas plus que celle des coups d'État. »

— Je reçois de plusieurs députés et sénateurs italiens des lettres où sont exprimées des appréhensions au sujet des conséquences éloignées de la nouvelle réforme électorale. Parmi ces lettres, j'en publie une avec le consentement de celui qui l'a écrite, le docteur Pantaleoni, *Senatore del Regno*. J'ai déjà eu l'occasion de parler précédemment de ce médecin éminent, penseur profond et savant érudit, causeur charmant et ami dévoué. Depuis lors, il a publié la première partie d'une histoire de la Rome antique, où les origines et les premiers siècles de ses annales apparaissent sous un aspect nouveau. Cette œuvre importante est le résultat de toute une vie de travaux, de recherches et de méditations. Voici la lettre du sénateur Pantaleoni : elle ne se borne pas à ce qui touche à l'Italie ; elle traite d'une main hardie, armée d'un bistouri impitoyable, le grand problème de la démocratie moderne :

« Je viens de lire votre article sur le régime parlemen-

taire dans la *Revue des Deux Mondes*. Vous y faites des remarques très fondées, mais certains de vos aperçus ont failli me mettre la plume à la main pour vous répondre dans l'*Antologia*. A défaut d'article, j'ai adressé, dans notre Sénat, une interpellation à M. Depretis, notre président du conseil, pour montrer que le régime parlementaire avec le suffrage universel ou avec le scrutin trop largement ouvert aux masses, est la perte de la liberté, de l'ordre, de la vraie civilisation.

« Oui, la société moderne marche vers des institutions démocratiques, dans ce sens que tout privilège de classe est devenu impossible; que le gouvernement doit avoir pour premier devoir de veiller au bien-être de tous et surtout des plus pauvres; que le chemin est ouvert à tous ceux qui sont capables d'avancer et de monter. Vous avez parfaitement montré les forces irrésistibles qui poussent les sociétés modernes dans le sens de l'égalité. Mais il y a d'autres faits non moins généraux, non moins puissants, qui entraîneront l'ordre social dans une direction au bout de laquelle j'aperçois, non pas la domination des masses, mais la sélection dans le sens profond du mot, c'est-à-dire le triomphe de l'aristocratie véritable, comprise comme l'entendaient les Grecs : je veux dire la prééminence des « meilleurs ».

« Jamais nous n'avons eu plus besoin que maintenant d'hommes éminents pour gouverner les États, au milieu des dangers de toute sorte qui les assiègent. Vous avez décrit les difficultés qui résultent de l'innombrable multiplicité des attributions de nos gouvernements centralisés. Mais ce n'est là qu'un côté. Il faut ajouter les complications incessantes qui résultent des relations des grands pays entre eux, par suite de ces communications fréquentes et faciles qui préparent peut-être l'unité de l'espèce dans l'avenir, mais qui, en attendant, peuvent devenir des occasions de conflit. Tout est en mouvement et en transformation. La science renverse ou renouvelle tout l'édifice de vérités bâti par les siècles passés; le libre examen met tout en doute. Chacun veut des changements, des améliorations, en un mot, le progrès. L'idée que l'on

puisse s'arrêter soulève des protestations et des colères. Il est donc très évident que, pour diriger les affaires publiques à notre époque, il faut bien plus de connaissances et de supériorité qu'autrefois. Il ne suffit pas à l'homme d'État d'apercevoir clairement le chemin à suivre sur cet océan agité et parsemé de tant d'écueils. Il lui faut encore assez de volonté, d'autorité et d'habileté pour imposer sa manière de voir à ses amis et au Parlement, toujours prêt à se dérober et à le renverser. Connaissez-vous beaucoup d'hommes en qui se trouve l'étoffe d'un grand ou même seulement d'un bon ministre? Et la démocratie se figure qu'en appliquant son niveau égalitaire, elle fera surgir des gouvernants capables des rangs du peuple ou des hasards du scrutin. Quelle erreur! C'est à peine si l'élite et la fine fleur de l'humanité, triée sur le volet, sera en mesure de nous faire éviter les fautes et les catastrophes.

« Oui, tout doit être refait en vue du plus grand nombre, mais par le plus petit nombre. Parlez-moi de cette dangereuse sottise, le suffrage universel!

« Comment est-il possible que des gens éclairés et qui se croient sensés veuillent remettre la direction de cette machine si délicate et si prodigieusement compliquée, le gouvernement d'un État moderne, aux décisions de la foule, c'est-à-dire aux égarements de l'ignorance et de l'imprévoyance? A choisir entre deux absurdités, j'aime encore mieux l'infailibilité du pape que celle du peuple. Les partisans du nouveau dogme n'invoquent pas la raison : ils croient au surnaturel; mais les partisans de la souveraineté des masses ne peuvent invoquer le mystère. Ils affirment un non-sens visible, palpable. En ce moment, est-ce que le peuple, dont la moitié ne sait ni lire ni écrire, et dont certes plus des trois quarts ne lisent pas, est capable d'émettre un jugement réfléchi sur les graves problèmes que doit trancher la législation?

« Les deux grands moteurs du progrès humain sont l'accumulation des capitaux et l'accumulation de la science. Comment est-il possible que les partisans du progrès veuillent remettre la direction de notre civilisation à ceux qui n'ont ni

capitiaux, ni science? A la rigueur, une masse d'individus ayant chacun un petit avoir peuvent, en s'associant, constituer un gros capital. Mais réunissez des millions d'électeurs bornés, ignorants, superstitieux : vous n'en ferez jamais sortir l'équivalent d'un seul esprit d'élite.

« Notre siècle, qui prétend pratiquer le culte de la science, livre partout le pouvoir aux classes qui sont aux antipodes de la science et de la connaissance. Quelle étrange contradiction !

« Supposez, s'adressant aux masses, d'un côté, un vrai savant, un homme supérieur, appréciant tout ce que renferment de difficultés les questions politiques et sociales actuelles et les exposant clairement, et, de l'autre côté, un orateur de bas étage, ignorant le premier mot de ces questions, mais flattant les instincts et les appétits de la foule : lequel des deux sera écouté et élu?... Ainsi, à mesure que gouverner devient un art plus difficile, vous confiez le gouvernement à des gens de plus en plus médiocres et incapables. N'est-ce pas préparer la décadence de vos propres mains ?

« Quand je vois nos hommes d'État se faire les apôtres du suffrage universel et jeter les trésors de civilisation accumulés par de longs siècles de travaux, dus à l'élite de notre espèce, en pâture à ce troupeau de bipèdes encore plongés dans les ténèbres des époques de la pierre brute du miocène, et certainement hors d'état de discerner même ce qui est leur véritable intérêt, je m'étonne de ces abîmes d'aveuglement de la part d'esprits très distingués sous certains rapports. Je l'explique par l'influence d'une épidémie particulière à notre temps, le *morbus democraticus*.

« Comment sortir de cette voie funeste, qui nous conduit aux catastrophes et à l'abêtissement? Oui, la démocratie s'impose. Je l'admets. Mais le gouvernement des démocraties doit être confié à l'aristocratie intellectuelle. On a dit avec raison, en France : « Tout pour le peuple, rien par le peuple. » Cicéron a dit de même : « *Tenuit igitur hoc... ut in populo libero pauca per populum, pleraque sentus auctoritate... gererentur.* »

« Concluons. Je ne vois qu'un moyen de sauver les démocraties modernes, c'est d'attribuer un pouvoir prédominant à un Sénat qui renfermerait les hommes représentatifs des grandes forces sociales, l'agriculture : l'industrie, le commerce, la science surtout en toutes ses formes. Le progrès résulte, ai-je dit, de l'accumulation du capital et des connaissances. A eux seuls doit revenir la direction suprême. C'est le Sénat romain qui a procuré à la République italique trois siècles et demi d'une grandeur incomparable. C'est à son Sénat que Venise a dû sa richesse, sa grandeur et même sa longue existence, parmi tant d'ennemis dont elle était entourée. C'est l'aristocratie anglaise qui a conduit l'Angleterre à cette apogée de prospérité et de puissance, dont elle est menacée aujourd'hui de déchoir. Bien entendu, au-dessous du Sénat, renfermant toutes les supériorités et toutes les spécialités, il faut une Chambre, représentant le peuple et faisant entendre aux gouvernants les hurlements de la bête, c'est-à-dire l'expression des besoins des classes inférieures. Il ne faut, d'ailleurs, aucun privilège de caste ou de personne. Le Sénat doit être libéralement ouvert aux plus dignes d'y siéger. Vous voyez que j'applique au gouvernement de la société le principe de la sélection, d'où est sorti le progrès des espèces.

« Le suffrage universel et le règne du nombre mènent fatalement à une situation où la société demandera son salut au césarisme et à l'armée. La raison est le vrai souverain. Je veux qu'elle soit concentrée dans le Sénat et que celui-ci ait en tout le dernier mot à dire. Si ce n'est pas la raison qui gouverne, ce sera la force, seul remède à la démence et à la folie furieuse. Je vois poindre partout, à l'horizon, un très grand sabre dont l'ombre est déjà sur nous.

« Le régime parlementaire, basé sur l'opposition de deux partis, se tenant en échec et se succédant au pouvoir, comme vous l'avez en Belgique, est un rêve des anglomanes, emprunté aux circonstances particulières où s'est trouvée l'Angleterre. C'est un expédient transitoire; ce n'est pas une solution. Permettez-moi de vous dire que quand j'ai trouvé

votre théorie à ce sujet dans votre article, je n'ai pu m'empêcher de sourire. Je me suis toujours moqué de cette doctrine, même quand elle était prêchée par cet homme supérieur, par cet ami incomparable, Cesare Balbo. Elle est fausse en histoire, erronée en science, immorale en pratique et, en tout cas, impossible de nos jours. Ce n'est pas dans une période de libre examen et de transformation universelle, quand les questions ont tant d'aspects différents, que vous pouvez espérer embrigader les opinions dans deux armées strictement disciplinées et se combattant toujours sans s'anéantir jamais, comme les Romains et les Carthaginois au théâtre.

« Pardonnez-moi, cher ami, si, par des mots trop vifs, j'ai blessé vos convictions. J'ai laissé parler mon cœur, ému par les douleurs et les appréhensions de mon patriotisme. Je crains que le fanatisme de quelques sectaires et la faiblesse d'hommes éclairés et dévoués à leur pays, mais qui n'ont pas eu le courage de résister, ne préparent à l'Italie des jours d'épreuve où il faudra souhaiter, à ceux qui nous gouverneront alors, beaucoup de sagesse, de prudence et de fermeté. »

Voici le résumé de ce que j'ai répondu au savant sénateur italien : « La maxime que vous faites remonter à Cicéron : *Tout pour le peuple, rien par le peuple*, serait excellente si, en pratique, elle ne se traduisait point trop souvent par celle-ci : *Rien par le peuple, rien pour le peuple*. Les classes sans droits ont toujours été des classes sacrifiées. Aujourd'hui, le sentiment du devoir social que le christianisme impose pousse les classes aisées à s'occuper de l'instruction et du bien-être des masses ; mais il n'en est pas moins certain que chacun défend mieux ses intérêts que nul autre. C'est là, vous ne l'ignorez pas, le principe fondamental de l'économie politique orthodoxe. Il s'ensuit que le suffrage universel est désirable dès que les électeurs ont assez de lumière pour discerner leur véritable intérêt et celui du pays. La Suisse, les États-Unis et la Norvège, pays de démocratie absolue, sont, j'estime, ceux où le peuple est le



plus heureux. Certes, le régime parlementaire, tel qu'il est pratiqué maintenant, est absolument incapable de s'acquitter convenablement des innombrables tâches qu'on lui impose. C'est ce que j'ai essayé de démontrer dans l'article que vous avez soumis, cher et illustre docteur, à votre scalpel si affilé et si brillant. Sur ce point, nous sommes d'accord. Je réclame aussi un Sénat comme vous l'entendez : Voyez mon livre : *Études sur les formes de gouvernement*. Mais ce mouvement démocratique, que vous considérez comme une cause de décadence, me paraît être, au contraire, le but et le couronnement de tout progrès. Seulement il faut accepter les conséquences qui en résultent et adopter des institutions politiques en rapport avec l'égalité des conditions ; c'est-à-dire qu'il faut imiter la Suisse et les États-Unis : s'abstenir de toute grande politique, décentraliser, fortifier la commune, faire de l'État une réunion des *Townships* autonomes, comme dans la fédération américaine et helvétique ; en un mot, réduire les attributions du ministère central à tel point que, pour y faire face, il ne faille plus de grands ministres, mais simplement des citoyens ordinaires, doués de bon sens. Garantissez, en outre, aux ministres une certaine durée, toujours comme aux États-Unis, et la plupart de vos objections, actuellement très fondées, n'auront plus d'objet. Le suffrage universel, le parlementarisme, la centralisation et la grande politique conduisent au gâchis, sinon aux catastrophes ; c'est vrai. Mais une démocratie rurale, ne visant qu'à bien administrer ses affaires communales, sans rechercher ni alliances, ni conquêtes, ni colonies, est encore, semble-t-il, le moins mauvais des gouvernements. »

J'admire comme en Italie toutes les questions qui se rapportent aux formes de gouvernement sont étudiées, discutées, approfondies avec une complète indépendance d'esprit et une grande originalité de vues. Ainsi, outre le livre de Minghetti, *I partiti politici*, j'ai emporté avec moi un livre du professeur Starbaro, *l'Ideale della Democrazia*, et les discours du marquis Alfieri, qui m'ont fait beaucoup réfléchir. J'y reviendrai.

ÉMILE DE LAVELEYE.